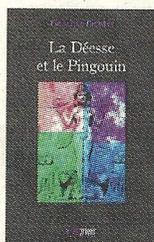


« La conjonction des contraires »

Pour Florence Richter, la déesse et le pingouin symbolisent les défis de l'humanité de demain, sauvée par la pensée complexe



récit

La Déesse et le Pingouin

★★

FLORENCE

RICHTER

Avant-Propos

175 p., 19,95 euros

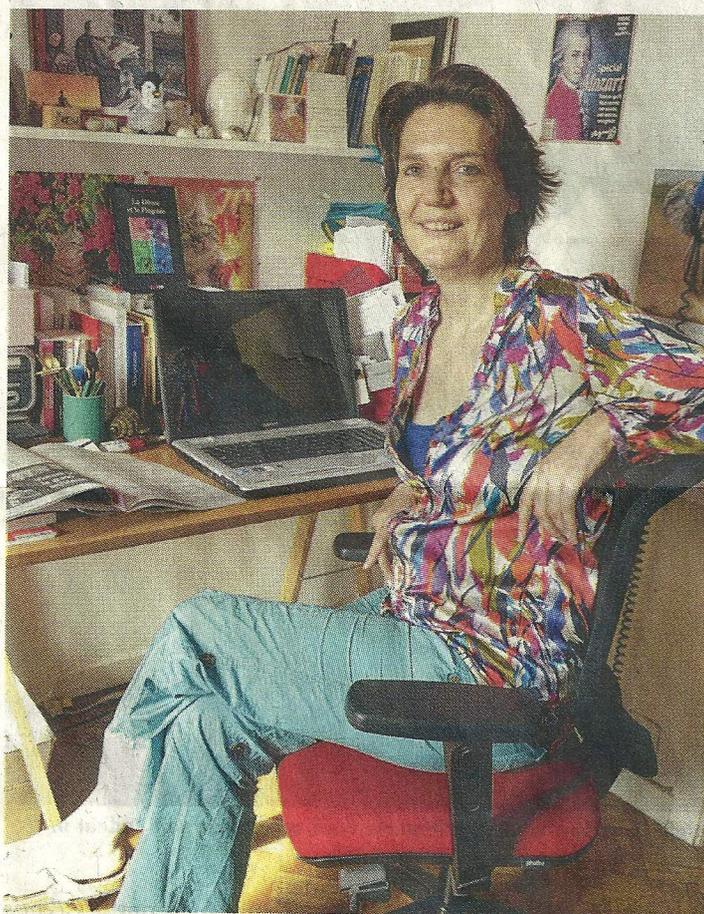
ENTRETIEN

L'éditeur a baptisé « récit » le texte de Florence Richter, Belge, 47 ans, criminologue de formation, écrivaine par atavisme, rédactrice en chef de *Lectures*, la revue des bibliothèques publiques. Il n'a pas eu l'audace de le qualifier de « conte philosophique », ce qu'il est réellement, par peur de faire fuir l'éventuel lecteur, peut-être. Mais au moins peut-on le féliciter d'avoir publié ce texte ambitieux, difficile malgré ses moments amusants et ludiques. Ambitieux, parce que c'est toute une philosophie et même une politique que Florence Richter, la fille de la sensible écrivaine fantastique Anne Richter, développe dans *La Déesse et le Pingouin*.

De quoi s'agit-il ? Ni plus ni moins que de dire au monde, à travers une fiction mettant en présence Carl Jung, le maître de la psychologie des profondeurs, et Rose, la féminité incarnée, à la fois sauvagerie et amour, qu'il est temps de changer de paradigme.

Pourquoi la Déesse, pourquoi le Pingouin ?

Ils symbolisent pour moi les deux défis de l'humanité du futur. La déesse pour la réintroduction du féminin. Je dis bien féminin, pas femme. Dans beaucoup de spiritualités, de religions, dans la psychologie et notamment chez Jung, chacun a une part féminine et une part masculine. Le féminin, c'est le lien, le fluide, l'holistique ; le masculin, c'est le séquencé, le parcellaire, l'analytique. Avec le féminin, on réin-



Florence Richter a mis dix ans pour écrire ce livre : elle ne regrette pas ce temps de maturation. © SYLVAIN PIRALUX

roduit une vision plus globale du monde, on recrée du lien dans tous les domaines. Ça mène à une vision plus humaine, plus généreuse, moins avide de la vie. Quant au pingouin, quand on analyse ses capacités anatomiques, on voit qu'il est un exemple parfait d'économie d'énergie. Et c'est le symbole de l'autre grand défi : réintroduire un lien avec la nature. Nous sommes dans une société hyperproductiviste, hyperconsommatrice, qui détruit l'environnement à force d'avidité.

Et il faut changer cela !

Pour écrire ce conte philosophique, j'ai circulé à travers tous les domaines du savoir. Y compris l'économie. J'ai été très étonnée de découvrir des

auteurs, Paul Ariès, Mohamed Yunus, Stiglitz, Isabelle Cassiers, etc., qui parlent d'un autre type d'économie, qui n'est pas totalement avide, qui rétablirait l'équilibre entre notre côté commerçant et notre côté empathique. Le grand mot d'ordre de la décroissance, c'est : plus de liens, moins de biens ! Moins de consumérisme, une simplicité volontaire. « Décroissance » est un mot qui fait peur parce qu'on veut toujours aller vers le progrès, mais ce n'est pas un mot négatif, même s'il sera difficile à mettre en place.

La société est-elle mûre pour ce retour à la simplicité ?

Les médias, les grands lobbies et les entreprises internationales nous matraquent littéra-

lement de cette idée que nous ne valons que les biens que nous possédons. Je crois cependant qu'une autre vision du monde, reliée à la nature et entre nous, est en chacun de nous, il suffit de la réactiver. Et pour ça le monde de la poésie, qui implique de la lenteur, de la contemplation, les liens avec autrui, l'amitié, la solidarité, doivent être valorisés. Je crois qu'il ne faut pas grand-chose pour le réactiver. Des projets d'agroécologie, de villes lentes existent, et certains de ces projets sont spontanés. Il faut recréer un lien entre l'homme et la nature, entre la foi et la raison. Le problème, c'est la politique à court terme. Je suis démocrate et donc favorable aux élections, mais y aura-t-il un jour un politique qui pourra tenir un tel discours, qui n'est pas séduisant ?

En science-fiction, l'apocalypse surgit avant la reconstruction.

C'est peut-être le grand danger qui nous menace. Va-t-on parvenir à échapper à une apocalypse avant de reconstruire ? J'ai une nature optimiste mais je reste lucide.

En couverture, il y a une tablette mésopotamienne représentant la déesse Inana-Ishtar.

Parce que c'est la déesse des contraires, de l'amour et de la guerre en même temps, parce que le fil rouge de mon livre, c'est la « conjonction des contraires », comme on dit en alchimie : une chose et son contraire en même temps. C'est la formule que représente Rose, c'est ne pas choisir une voie univoque, mais relier les savoirs et aborder des solutions plus subtiles. C'est la pensée de la complexité, et c'est peut-être ce qui peut sauver le monde de demain.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Sur le site ladeesseetlepingouin.com, bibliographie liée aux sujets du « récit ».